

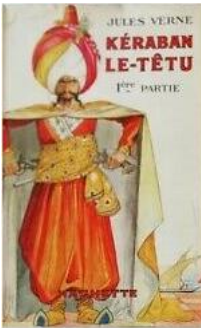
Kurdes

« Dans un discours prononcé alors qu'il était premier ministre du Canada en 1969, devant l'auditoire américain du National Press Club, Pierre Elliott Trudeau a dit : « Être votre voisin, c'est comme dormir avec un éléphant ; quelque douce et placide que soit la bête, on subit chacun de ses mouvements et de ses grognements. »

(Radio Canada, dimanche 29 octobre 2006)

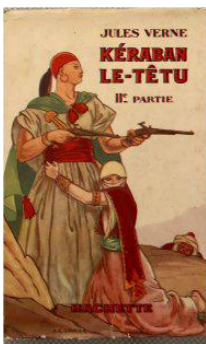
Il y a en ce monde des problèmes si anciens qu'on est tenté de croire qu'on ne pourra jamais leur trouver de solution. Ceux que posent les minorités religieuses ou nationales à l'intérieur des états ou les nations faibles voisines d'empires prédateurs en sont le plus triste exemple, et le plus absurde. La « question kurde » est posée au Proche-Orient par les quatre états – Turquie, Irak, Iran et Syrie – qui se partagent leur territoire dans des termes aussi faux et avec autant de violence que le fut la prétendue « question juive » par les nazis en Europe.

J'ai rencontré les Kurdes pour la première fois voici au moins trois quarts de siècle, excusez du peu. C'étaient des Kurdes de papier qui vivaient dans les deux tomes d'un livre de la Bibliothèque verte qu'on m'offrit pour mon dixième ou onzième anniversaire. Chaque couverture de toile vert et or était protégée par une jaquette en papier blanc épais et glacé. Sur la première figurait, sur un fond maritime où passait une felouque, un Turc à l'air féroce revêtu d'un magnifique costume traditionnel, et coiffé d'un de ces



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

turbans si hauts qu'ils contraignirent la flotte ottomane à augmenter la hauteur de ses coursives pour permettre à ses amiraux et à leurs officiers d'y passer, compromettant la stabilité des vaisseaux ; il serrait à deux mains, dans son dos, un yatagan.



Sur l'autre, on voyait dans un décor de montagnes un jeune turc debout, en costume national plus modeste, imberbe ; son visage lisse était plutôt avenant, mais il tenait un long pistolet dans chaque main, protégeant ou s'apprêtant à défendre une jeune femme qu'on imaginait belle sous ses voiles, agenouillée et s'accrochant à lui. Bizarrement, il ne semblait pas prendre garde à un assaillant dont la tête coiffée d'un keffieh pointait non loin de là.

Conformément aux intentions de l'auteur, ces images promettaient au jeune lecteur de l'exotisme et de l'aventure. Au passage, elles véhiculaient benoîtement les clichés de l'idéologie dominante de l'époque : musulmans menaçants, femmes faibles et inférieures. Pourtant la femme voilée ne choquait pas en ce temps-là, fort pudibond, où on liait les mains des adolescents masturbateurs sur leur lit pour les empêcher de se livrer à leur « vice ». Notre pauvre humanité est toujours aussi folle, qui se laisse guider par des gourous malades ; aujourd'hui, la littérature pour la jeunesse apprend aux petites filles à se caresser l'entre-jambes, comme si elles n'étaient pas capables de découvrir le plaisir toutes seules, le moment venu ! Et dans tout ça, les Kurdes, direz-vous ?

Ils se cachaient dans une intrigue à la fois originale et simplette, dont la minceur devait être corrigée par l'injection de longues citations du Baedeker et d'autres guides touristiques que l'auteur

se gardait bien de signaler . Les enfants lisaient avidement ces descriptions, l'une des rares fenêtres ouvertes pour eux sur un monde infiniment plus divers qu'aujourd'hui, n'y voyant que du feu, mais elles sautent aux yeux du lecteur adulte. Le copié/collé eût ravi Jules Verne, et lui eût épargné une grande part de son travail. donc, un très riche négociant turc en tabac ¹, le seigneur Kéran, quitte sa demeure de Scutari et traverse le Bosphore pour accueillir son correspondant à Rotterdam, le timide Van Mitten, accompagné de son valet Bruno : moins actif que son homologue du *Tour du monde en quatre-vingt jours*, Jean Passepartout, Bruno jouera surtout le rôle du chœur antique. Kéran, foncièrement conservateur, refuse de payer la taxe qui vient d'être instituée sur la traversée du détroit, et pour rentrer chez lui entraîne dans un long périple autour de la Mer Noire son invité, son neveu Mehmet et la fiancée de celui-ci : ce personnage secondaire jouera le rôle du jeune homme qui doit conquérir la femme de sa vie en triomphant de rudes épreuves, indispensable dans les romans pour la jeunesse de l'époque. Car celle-ci est convoitée par un méchant seigneur qui sème les embûches sur le chemin de nos voyageurs. Ceux-ci finiront par tomber dans un piège, pénétrant par suite d'une erreur programmée dans la chambre d'une dame kurde, qui provoque un scandale. Ainsi apparaissent les Kurdes, sous les espèces truculentes du seigneur Yanar, qui conduit sa sœur à Trébizonde pour la distraire de son troisième veuvage et lui trouver si possible un quatrième époux : « *Le seigneur Yanar était un homme de quarante-cinq ans, de haute taille, l'air peu endurant, la physionomie farouche, – un de ces matamores qui sont venus au monde en fronçant les sourcils. Avec son nez aquilin, ses yeux*

1 Est-ce un hasard ? Le 10 janvier de l'année 1883 où parut Kéran, la Turquie se donnait une régie des tabacs, sur le modèle français d'alors, avec participation de l'Allemagne et de la France.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

profondément enfoncés dans leur orbite, sa tête rasée, ses énormes moustaches, il se rapprochait plus du type arménien que du type turc. Coiffé d'un haut bonnet de feutre enroulé d'une pièce de soie d'un rouge éclatant, vêtu d'une robe à manches ouvertes sous une veste brodée d'or et d'un large pantalon qui lui tombait jusqu'à la cheville, chaussé de bottines de cuir passementé, à tiges plissées, la taille ceinte d'un châle de laine auquel s'accrochait toute une panoplie de poignards, de pistolets et de yatagans, il avait vraiment l'air terrible. » Je m'avise que ce doit être lui qui figure sur la jaquette du tome I ! Sa sœur, la belle Saraboul, digne en tous points de son protecteur, est « *aussi habile à manier un pistolet qu'un yatagan* » et jette son dévolu sur le pauvre Van Mitten qui a eu la faiblesse de s'accuser pour permettre à ses compagnons de poursuivre leur route, et qui n'échappera que de justesse aux griffes de cette veuve redoutable. C'est donc sous les traits de ces deux fantoches ridicules que le peuple kurde fut présenté à de nombreuses générations de jeunes Français !

Il est vrai qu'à l'époque où fut écrit *Kéran le tétu*, l'Empire ottoman désigné par le Tsar Nicolas II comme « *l'homme malade de l'Europe* », qui finirait par le démembrer trente-six ans plus tard, agonisait depuis trente ans, et que les Kurdes n'étaient pas à proprement parler persécutés. Non que l'islam ait été tolérant d'une façon générale, comme on a tenté de le faire croire : les *dhimmis*, polythéistes, juifs, chrétiens et autres infidèles en savaient quelque chose. Mais le Sultan d'Istanbul ne se souciait guère des croyances de ce peuple à majorité sunnite. Lui importait surtout l'obéissance des sujets de son vaste empire hétéroclite, et il coupait les têtes qui dépassaient. Ce n'est que quelques années plus tard que viendront les premières révoltes nationalistes qui se sont poursuivies jusqu'à nos jours. J'ai retrouvé des Kurdes de papier journal (je n'en ai jamais rencontré en chair et en os, du

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

moins à ma connaissance) dans les années 1960, dans les colonnes du *Monde*, puis en vidéo. Je découvrais un peuple non pas fanfaron, mais courageux, non pas orgueilleux mais fier, et dont la résistance et les malheurs ne prêtaient pas à sourire. Mais un peuple divisé en deux grandes factions dont l'une, qu'on ne peut approuver, n'hésitait pas à répondre par le terrorisme au terrorisme d'état. Comment ne pas suivre avec intérêt les progrès accomplis vers l'autonomie, et ne pas se réjouir du noyau pratiquement indépendant qui s'est constitué à la faveur de la stupide intervention américaine contre Saddam Hussein en Irak ? Et aujourd'hui, comment ne pas s'inquiéter et se désoler du sort qui leur est fait par deux des plus sinistres dirigeants fous de l'histoire, le Turc Erdogan, mégalomane qui rêve de rien moins que de ressusciter l'Empire ottoman, et l'Américain Trump, qui célèbre lui-même son propre génie ? Non que les états-nations soient le dernier mot de l'histoire, qui est la mondialisation, mais ils sont une étape nécessaire sur le long chemin de l'unification de l'humanité, qui est le seul moyen de sa survie.

Il ne faut pas désespérer : Israël a mis deux millénaires avant de se reconstituer, et la Pologne trois siècles. Bien sûr, ces états ne sont pas exempts de reproches, ni plus ni moins que les autres, qui oublient volontiers leurs origines et leurs propres crimes et se permettent de les juger. Mais leur existence montre que le combat des Kurdes n'est pas perdu à l'avance.

Lundi 21 octobre 2019